

41
Mai 2015

Notre Mémoire

BULLETIN DE L'AMICALE DES DÉPORTÉS TATOUÉS DU CONVOI
DU 27 AVRIL 1944

184936 à 186590

PÈLERINAGE 2014

L'arrivée à Auschwitz-Birkenau 70 ans après...

Du 29 avril au 2 mai 2014, nous étions une petite vingtaine de proches à entourer Louis Carreras (185.228) et Joseph Skorski (186.413), pour effectuer le pèlerinage du 70^{ème} anniversaire de l'arrivée des Tatoués au camp d'Auschwitz-Birkenau. Plus qu'un pèlerinage, c'était une communion de pensée entre les participants.



▲ Louis Carreras



▲ Joseph Skorski

p 2

Témoignages
de Tatoués

p 5

Témoignages
d'Héritiers

p 8

Moments forts
en images



▲ La grille d'entrée du camp d'Auschwitz avec sa tristement célèbre inscription Arbeit macht frei : "Le travail rend libre".

29 avril



◀ Catherine Nivromont

Le premier soir, Catherine Nivromont lit l'allocution de bienvenue d'André Bessière :

“ Chères et chers Amis, Tout d'abord un grand remerciement à Catherine Nivromont pour l'organisation de ce Pèlerinage qui vous réunit aujourd'hui. En ce 70^{ème} anniversaire de l'arrivée de notre Convoi, demain, 30 avril, vous serez à Birkenau et après-demain à Auschwitz pour un pèlerinage de recueillement et de souvenir. Vous, Joseph et Louis, mes camarades, les deux anciens du Convoi, en pensant aux 1 680 compagnons aujourd'hui manquants à l'appel, vous, héritiers, en faisant revivre en vos cœurs l'absent regretté. Quant à moi, je serai en étroite communion d'esprit avec vous pendant ces deux jours où, à votre tour, 70 ans après nous, vous allez piétiner cette terre angoissante d'Auschwitz et de Birkenau. Pendant ce pèlerinage au caractère exceptionnel, vous êtes les représentants de l'Amicale.”

30 avril

Au mur des fusillés, après le dépôt de gerbe, courte allocution prononcée par Joseph Skorski et Louis Carreras :

“ Nous, qui représentons les combattants français de l'ombre, Résistants Déportés passés par ce camp d'Auschwitz, ne pouvons manquer lors de ce pèlerinage sur les lieux mêmes où tant des nôtres sont tombés, de venir honorer la mémoire de nos camarades combattants polonais tombés pour notre cause commune.”



▲ Notre groupe devant le Mur des Fusillés.



▲ Louis et Joseph devant le Mur des Fusillés.



▲ Cathy et Lucienne avant le dépôt de gerbe au Mur des Fusillés.

L'arrivée : Le récit d'André Bessière (185.074)

Devant le quai de débarquement, face aux wagons de la Déportation, Catherine Nivromont prononce l'allocution d'André Bessière.



▲ Catherine, entourée de Pascal et Michel.

“ Aux environs de 18 heures hier soir, il y a eu très exactement 70 ans que notre transport, parti de Compiègne quatre jours plus tôt s'arrêtait au bord de ce large ballast, apparemment en rase campagne. Aboiements, vociférations et commandements gutturaux jaillissent de toutes parts, des bottes crissent sur le ballast, des crosses frappent contre les

parois, on entend des chaînes sauter. À l'intérieur des wagons les plus valides s'agitent, se jettent sur leur couverture ou leur musette, empoignent leur veste ou leur manteau et attendent.”



▲ Notre groupe au quai de débarquement.

Avec une brutalité inouïe, les portes s'ouvrent en même temps sur un univers en folie. Une double haie de SS casqués braque leurs mitraillettes sur ce troupeau d'hommes ébouriffés, hirsutes et sales, aux vêtements maculés d'excréments et de paille, dont beaucoup divaguent et tiennent à peine sur leurs jambes. La vue de cette puissance de feu prête à se déchaîner contre le Convoi provoque un instinctif mouvement de recul qu'un gradé furieux vient stopper à la cravache. Les coups pleuvent sur les fantômes épuisés, chargés de leur couverture, qui sautent à terre tandis qu'armés de gummis, des bagnards en uniforme à rayures verticales bleues et blanches montent à l'assaut des wagons pour accélérer la descente tout en délestant les occupants de leur bagage. Bâtons, cravaches et crosses de fusil broient les côtes, les reins, les épaules et la nuque de tous ceux qui, terrassés par l'avalanche qui les prend au piège, se débattent pour se relever et que piétinent les camarades affolés qui les suivent. De tous les wagons, on se bouscule, on s'arc-boute pour bondir et tenter d'éviter les coups dont certains sont mortels. Soumis à la férocité

d'un tel débarquement, tous les visages reflètent la même hébétude angoissée. Soudain, spectacle hallucinant, des fous nus ou à demi-nus courent dans tous les sens en gesticulant, brisant ici et là le barrage des sentinelles.



▲ Louis et Joseph, là où ils débarquèrent 70 ans plus tôt...

Des coups de feu claquent... Un grand rouquin tout excité, vêtu d'un pardessus mastic bondit en hurlant. Ponctuant ses paroles incohérentes de gestes désordonnés, ignorant les sentinelles, il fonce droit sur un sous-officier allemand qui, appuyé au guidon de sa moto, regardait la scène. Le motard culbuté, le rouquin tente nerveusement de relever l'engin pour l'enfourcher. Un instant déconcertés, les SS les plus proches se reprennent. L'un d'eux pointe avec application son pistolet mitrailleur sur l'insensé. Une courte rafale et le malheureux s'effondre. Tandis que le sous-officier dégage du pied le corps inanimé pour récupérer son engin, deux bagnards au crâne rasé surgissent, nouent une corde aux pieds du martyr et le traînent vers un attelage où se trouvent déjà entassés tous les cadavres du Convoi. Louis Boverie macule de son sang cette terre polonaise sur laquelle il est le premier à tomber. La colonne formée, une relative accalmie succède à la folie meurtrière.

March ! March ! Cent fois répété, le signal du départ se répercute comme un écho le long de la colonne par cinq qui s'engage sur un chemin bordé de madriers et de rondins qui la conduit dans l'enfer d'Auschwitz-Birkenau.



Le récit de Robert Nivromont

“ À la fin du cinquième jour enfin nous approchâmes de cette destination inconnue. Il était environ 18 heures quand le train stoppa et que les wagons un à un se vidèrent. Dès la porte ouverte, les coups pleuvaient sous les cris de Raus... Schnell... accompagnés d’injures... Étourdis, assoiffés, la langue collée au palais, nous fûmes éjectés sans douceur, et sitôt à terre, les jambes engourdis, les reins meurtris, il fallut courir quelques mètres pour se rassembler par cinq. Ah ! Ces cris ... Zu funf Ce n’était que le commencement. Et beaucoup de camarades n’avaient plus la notion exacte des choses. Hébétés, titubants, ils allaient, pourchassés par les chiens et leurs maîtres. Quelques-uns étaient devenus fous. L’un deux se précipita sur une motocyclette laissée là contre une pile de bois, l’enfourcha, démarra. Il fit quelques mètres à peine, abattu d’un coup de feu, il tomba. Un homme se précipita pour secourir son fils ... un second coup de feu l’étendit à ses côtés Un troisième tenta de s’enfuir en hurlant, un autre coup de feu, il resta étendu aussi, face contre terre.

Pendant ce temps, le rassemblement s’effectuait. Sur la terre argileuse, dénudée, sans végétation, quelques flaques stagnaient. Des camarades se précipitaient pour boire mais les SS veillaient et frappaient sans merci les malheureux assoiffés. Je n’ai jamais ressenti chose plus douloureuse que la soif. On se fait à la faim. Les tiraillements d’estomac cessent peu à peu, les étourdissements s’atténuent Mais la soif ! ... Non, avec le recul du temps, rien ne me paraît plus épouvantable. Et je sens encore l’impression de l’absence de salive, la difficulté de parole... Je regardais cette plaine sur laquelle nous venions de descendre. Un silence de mort semblait nous environner. Pas d’homme aux environs.... Quelques rayés pourtant semblaient travailler lentement, lentement, lentement, pas de bruit autre que celui que faisaient nos gardiens, hurlant à nos trousses. Nulle végétation. Rien - la mort - cela se sentait dans cette plaine argileuse, inhospitalière. Au loin pourtant des barbelés, des baraquements, un petit bosquet, des pins très élevés, une porte monumentale... Où étions-nous ? Auschwitz murmuraient les uns, renseignés sans doute par un des “rayés” apparus... Le train se vida. Nous restâmes là peut être deux heures à attendre... Nos colis furent chargés sur des camions qui disparurent vers le camp. La colonne s’ébranla par cinq bras dessus, bras dessous. Nous devons marcher en rang, nous tenant par le bras. Je serrais mon fils à mon bras pour qu’il ne fût pas séparé de moi. Ce grand garçon était sérieux, mais réconforté par ma présence. Confiant encore dans la force paternelle. Ce m’était un encouragement de le sentir près de moi ayant encore inconsciemment besoin du père... La marche fut bientôt précipitée. Il fallut courir pour serrer les rangs, les SS marchant à un train d’enfer... Nous atteignîmes bientôt les barbelés et les longeâmes pendant deux kilomètres peut être, arrivâmes au bosquet de pins. Tournant à gauche, entrâmes enfin dans le camp. C’était BIRKENAU...”

Témoignages d'Héritiers

Un pèlerinage, comme celui-ci, vous bouscule, vous interroge. Chacun, avec son histoire, sa sensibilité, le vit à sa façon. Voici quelques ressentis de participants...



▲ Fabienne Boulay avec Pascal Domenech.

Un des temps les plus forts de ma vie

“ J’avais vu, comme beaucoup, des documentaires sur Auschwitz qui mélangeaient d’ailleurs des images du premier camp et de Birkenau ; l’impression était déjà prenante, mais rien de comparable avec un pèlerinage sur les lieux mêmes. Pour ma part, la plus grande émotion m’a saisie à l’arrivée à Birkenau, à l’endroit même où le Convoi de mon père a débarqué un peu en dehors du camp ; les rails et le wagon laissés là pour mémoire, le petit texte rédigé par André Bessière et lu par Catherine Nivromont, tout ceci à 70 ans, jour pour jour, des événements commémorés... C’était vraiment une émotion très intense. Nous avons pu suivre ensuite le chemin exact parcouru - dans quel état ! - par les déportés du Convoi ; la visite du “sauna” était aussi particulièrement émouvante (une pensée pour Mme Carreras, victime du chemin de verre très dangereux à l’intérieur de ce bâtiment). Le travail de conservation des deux camps, très complexe, m’a semblé particulièrement bien mené. J’ai vraiment été très heureuse de pouvoir réaliser ce pèlerinage, tout à fait bien organisé, dans une ambiance appropriée. L’émotion était à chaque pas. Ces moments resteront gravés dans ma mémoire à jamais comme un des temps les plus forts de ma vie.”

Fabienne Boulay



▲ Dominique Desormière.

Continuons à penser à eux

“ Cette notion de famille n’a jamais été autant importante pour moi que ces derniers jours; le papa de Sylvie nous a quittés la semaine dernière. Au fil des ans, il était devenu un père pour moi, surtout depuis que mon papa était parti. La famille, qu’elle soit de sang, mais aussi de cœur, est un repère, un phare lors de la perte d’un proche. Notre famille, celle des “Tatoués”, n’a jamais été aussi forte que depuis ce moment d’échanges ce soir du 14 juin 2014. À la différence de

certains d’entre nous, j’ai eu la chance de connaître mon grand-père et je n’ai pas ressenti ce manque, cette absence, que je comprends d’autant plus depuis le décès du papa de Sylvie. Notre rencontre a permis à chacun de faire “revivre” pendant quelques instants cette personne chère, avec ses mots, ses émotions, mais aussi avec ses silences. Surtout, continuons à penser à eux, à les évoquer, et ne pas les oublier.”

Dominique Desormière

La mise en images des témoignages entendus



▲ Martine dans les allées du camp d’Auschwitz.

“ Un pèlerinage qui ne m’était pas destiné, en remplacement de Charlotte Caillé, petite fille héritière de Roger Caillé (185.209) qui voulait partager cet épisode de sa vie avec tous ses petits-enfants, une histoire qui ne fait pas pleinement partie de mon histoire mais ce pèlerinage m’a permis la mise en images

des témoignages entendus, lus depuis que je partage la vie de Pascal. Des preuves, s’il en fallait, de cette organisation d’extermination développée à grande échelle, le pouvoir de l’homme sur les hommes... aussi avoir vu le nombre de jeunes qui sillonnent les allées des blocs, leur prise de conscience pour que la Mémoire ne puisse plus jamais s’éteindre, ... aussi la force d’une Amicale qui soude un groupe issu d’un même passé et permet le partage. J’y étais le 30 avril 2014.”

Martine Caillé



▲ Mireille entourée de Martine Gil et Françoise Nivromont, lors de l'appel aux morts.

Pourquoi ce déferlement de haine ?

“ Auschwitz-Birkenau : j'étais venue en décembre 1982 avec Maman. Nous étions arrivées en fin d'après-midi dans cet univers lugubre. Nous avons commencé notre "visite", mais pour ma mère, c'était trop dur. Aujourd'hui, fin avril 2014, je reviens avec à mes côtés, deux déportés : Louis Carreras et Joseph Skorski ainsi que la famille des "Tatoués". Le cœur est aussi lourd, mais étant très bien entourée, j'appréhende moins ces deux jours où je vais marcher dans les traces de mon père, Aimé Pichat, matricule 186.222. Je me demande quelles réactions ces déportés ont eu en descendant de ces wagons. Cette horreur devant eux, pouvait-il l'imaginer ? Quelles pensées dans leur tête en entendant vociférer ces barbares ? Que voulait dire concentration, extermination ? Quel coup de poing cela a dû être pour ces malheureux. Auschwitz : premier arrêt pour les Déportés Tatoués. Auschwitz ; un défilé de barbelés électrifiés, la place d'appel, le mur de la mort et ces baraquements avec, en vitrine, des montagnes de cheveux, chaussures, valises, boîtes métalliques de Zyklon B, le comble de l'ignominie. Très dur de voir et d'essayer d'imaginer, mais on ne peut imaginer l'inimaginable. Birkenau ; ce qui m'a frappé tout de suite, c'est l'immensité, la démesure de ce camp : les questions que l'on se pose : pourquoi ? Oui, pourquoi ce déferlement de haine, cette violence gratuite, se plaisir sadique de massacrer un être vivant (ou ce qu'il en reste) : l'enfer sur terre. Comment en est-on arrivé là ? J'ai ressenti des moments très émouvants et très durs en marchant vers l'étang des cendres humaines ou vers le monument international des victimes de différentes nationalités : voir ces dizaines de ruines immenses de chambres à gaz, crématoires. Le cœur se brise en voyant cela et une grande émotion nous étreint. Penser à mon père et à ses compagnons qui devaient vivre dans l'angoisse du lendemain avec le froid, la faim, la peur, le manque d'hygiène ; que devaient-ils penser de ces fours crématoires, de cette odeur insoutenable ? Ce n'était que le début de ces mois horribles qu'ils allaient "vivre" tout en essayant de survivre. Ne jamais les oublier.”

Mireille Pichat



▲ Bernard, porte-drapeau, au Mur des Fusillés.

Unis, nous avons partagé la gravité et l'émotion

“ Effectuer le pèlerinage à Auschwitz-Birkenau n'était pas un devoir mais un besoin, celui d'être dans les pas de mon grand frère, mort à Flohä. "Petit dernier" d'une famille de cinq enfants, je n'ai pas connu Gaston, mais j'en suis imprégné. Il est dans mes premiers souvenirs du fait d'une famille meurtrie par son décès et par la barbarie qui lui a été infligée. Dans les camps, en quête de mon frère idéalisé, j'ai vécu des moments forts, rendus encore plus intenses par la présence et les témoignages de Louis et de Joseph. En ces lieux de désespoir, tous ensemble, unis, nous avons partagé la gravité et l'émotion que nous vivions. À d'autres moments, notamment à Cracovie, le bonheur de l'amitié joyeuse s'est imposé.”

Bernard Fredenucci

La vie reprend le dessus

“ 2014. C'était la troisième fois que je participais à un pèlerinage. Le premier en 1994, j'ai eu la chance de le vivre avec mon papa Roger Caillé (185.209) pour le cinquantième anniversaire de son arrivée à Auschwitz-Birkenau. J'ai eu la chance qu'il me raconte sur place ce qu'il avait vécu. Il y avait alors beaucoup plus de Tatoués qui y participaient. J'ai un souvenir amusé de les revoir, lorsque nous arrivions au camp, courir comme de grands gamins, de droite et de gauche, pour se rappeler précisément où ils étaient arrivés, ce qu'ils avaient fait... Courir après leurs souvenirs et nous les faire partager. Alors que quelques instants avant, la majorité d'entre eux semblait se traîner, usés par les ans. Je me souviens aussi de leur humour. Un humour qu'aucun n'aurait osé. Par exemple, au restaurant, un tatoué interpelle un autre : "On mange quand même mieux maintenant qu'il y a 50 ans !". Je me rappelle que lors des visites, il avait peu de visiteurs. Je me rappelle du silence qui régnait. Un silence qui contrastait avec le bruit de centaines de milliers de personnes qui avaient échoué en ce lieu. Dix ans plus tard, j'ai refait ce pèlerinage avec mon père et ma fille Marie. Là encore, papa a transmis son histoire.”



▲ Pascal avec Louis et Joseph.

Vingt ans plus tard, papa n'est plus là pour me raconter. Je fais ce pèlerinage pour lui, pour moi, pour mes enfants... Pour conserver son héritage. La surprise était moins grande, forcément. Mais comme à chaque pèlerinage, il y a eu cette force, cette osmose, cette communion unique entre les participants. Ces émotions que l'on partage. Et puis, j'y ai fait deux observations qui mettent du baume au cœur. La première est qu'il



Mais comme à chaque pèlerinage, il y a eu cette force, cette osmose, cette communion unique entre les participants. Ces émotions que l'on partage. ”

y avait foule pour visiter. Une foule dense, multiculturelle, multiconfessionnelle, multi-âge... Cette fréquentation porte en elle l'espoir que la mémoire de cette tragédie perdure. L'autre observation est que le camp d'Auschwitz-Birkenau est de plus en plus arboré, voire par endroit fleuri. Les oiseaux chantent dans le camp. À l'étang des cendres, on peut y voir des poissons et des grenouilles. Dans le petit bois pour se rendre à Birkenau, j'y ai vu un couple de cervidés.

Qu'importe le drame, qu'importe le lieu, qu'importe l'histoire... la vie reprend le dessus. Inexorablement.

Pascal Caillé



Moments forts en images



▲ Des visiteurs du camp interpellent, avec respect et admiration, nos Tatoués.



▲ Patrick Gil joue la Sonnerie aux morts. L'émotion est au rendez-vous.



▲ Après un discours poignant, le directeur du camp d'Auschwitz-Birkenau reçoit la plaque de notre Amicale.



▲ Dépôt de gerbe au Lac des Cendres.



▲ En ce 30 avril 2014, la foule est dense pour visiter Auschwitz-Birkenau.



▲ Dominique, Fabienne, Lucienne et Cathy découvrent l'étendue du camp. Gigantesque.



▲ Cracovie côté charme.

"27 avril 1944, Notre Mémoire"
Bulletin de l'Amicale des Déportés Tatoués
du Convoi du 27 avril 1944
Mai 2015 - N° 41
Directeur de la publication : André Bessière
Adresse : 12, Chemin de l'Estagnol
34450 Vias - Tél. : 04.67.21.50.62
www.27avril44.org
Dépôt légal : à parution